

Centre de documentation des études québécoises (CETUQ)
Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal

Rapports de recherche, 6

La littérature québécoise et l'Amérique
Guide bibliographique

Benoît Melançon

Mai 1989

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
L'Amérique dans les textes	1
La critique. État de la recherche	5
Hypothèses de recherche.....	10
Note liminaire de la bibliographie	15
Bibliographie	16
Remerciements	40

Jeune, ma famille habitait très haut dans le nord du Québec. Notre appareil radio captait toujours ensemble, jamais séparément, Buffalo et Montréal, de sorte que la récitation radiophonique du chapelet se faisait toujours sur un fond agréable de musique western. C'était beau et fascinant. Mon père disait : «À cheval pour le chapelet.» Nous, les petits enfants, nous récitons donc le rosaire au galop, apprenant qu'au Québec les rêves les plus contradictoires sont permis.

Gilles Carle

Tu ne sais donc pas qu'avant de découvrir l'Amérique, tu examines la bibliographie.

Jacques Ferron, *Gaspé Mattempa*

INTRODUCTION

C'est un truisme de dire que la question des rapports de l'Amérique et de la littérature québécoise est au moins aussi vieille que celle-ci. Pourtant, c'est une question à la mode depuis quelques années. L'Amérique est en effet omniprésente dans la culture québécoise actuelle, tant dans la chanson qu'au cinéma et en littérature. Les critiques littéraires, on le verra dans notre état présent de la recherche et dans la bibliographie qui constitue la deuxième partie de cette publication, ont voulu rendre compte de l'évolution de la thématique littéraire, la déchiffrer, en voir les enjeux. Plusieurs raisons peuvent expliquer pourquoi ils n'ont pas épuisé le sujet : puissance de l'effet de mode, qui rend plus difficile l'exercice de la pensée critique; diversité de la réalité américaine selon chacun des genres littéraires; difficulté, encore incomprise, à placer cette réalité dans une perspective historique; etc. Sans prétendre être à l'abri de ces écueils, nous voudrions conclure en proposant quelques hypothèses de recherche.

L'Amérique dans les textes

Le corpus romanesque contemporain est celui qui témoigne le plus clairement de l'engouement pour l'Amérique. Victor-Lévy Beaulieu (cycle des «Voyageries», 1976-1983), Gilles Archambault (le Voyageur distrait, 1981) et Jacques Poulin (Volkswagen Blues, 1984) traversent l'espace littéraire et physique américain à la recherche de leur histoire, littéraire et personnelle. Yolande Villemaire, dont le projet est d'«inspirer l'Amérique» (Voix et images, 33, printemps 1986) charge l'espace québécois de signes culturels américains (la Vie en prose, 1980). Yves Beauchemin (le Matou, 1981), René Lapierre (Comme des

mannequins, 1984 et l'Été Rebecca, 1985¹), Madeleine Monette (les Petites Violences, 1982), Pierre Turgeon (la Première Personne, 1981) et Georges-André Vachon (Toute la terre à dévorer, 1987) situent leurs intrigues, en tout ou en partie, sur le territoire étatsunien, tandis que Bernard Andrès (la Trouble-fête, 1986) et Nicole Brossard (le Désert mauve, 1987) mettent en scène un personnage américain. Francine Noël, quant à elle, déclare à Réginald Martel : «Je me sens romancière américaine²». Jacques Godbout, avec Une histoire américaine (1986), revient à un des thèmes essentiels du Couteau sur la table (1965) : comment «être nous-mêmes, en français» ? Un des romans les plus importants de 1987, le Premier Mouvement de Jacques Marchand, situe non seulement son intrigue aux États-Unis, mais repose sur une réécriture de William Wilson d'Edgar Allan Poe.

Au théâtre, le recours à l'Amérique est essentiellement caractérisé par la présence dans les pièces québécoises d'écrivains américains : Zelda et Scott Fitzgerald dans Zelda. Un casse-tête des années folles (1984³) de Johanne Beaudry; Emily Dickinson dans Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone (1981) de Michel Garneau; Eugene O'Neill dans Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans (1981) de Normand Chaurette; Djuna Barnes dans une création du Théâtre expérimental des femmes (De Djuna Barnes, 1987); Alice Toklas, Gertrude Stein, Natalie Barney et Ernest Hemingway dans Alice & Gertrude, Natalie et Renée et ce cher Ernest (1984), puis Anaïs Nin dans Anaïs, dans la queue de la comète (1985) de Jovette Marchessault. La critique n'a pas

-
1. Selon la quatrième de couverture de ce roman paru en France, l'auteur serait un «un écrivain américain écrivant directement en français»...
 2. La Presse, 4 février 1984, p. B 1.
 3. Nous donnons les dates de publication des textes dramatiques.

mesuré l'ampleur de la multiplication de ces mises en théâtre d'écrivains américains. Celle-ci n'est pourtant pas le seul mode d'inscription de l'Amérique (espace, références, imaginaire) dans le théâtre québécois des années quatre-vingt. Le Théâtre expérimental de Montréal, par exemple, monte en 1984 un spectacle intitulé la Californie⁴, tandis que l'Amérique géographique et mythique est parcourue dans Circulations (1984) du Théâtre Repère.

La présence américaine est manifeste dans les recueils de plusieurs poètes, souvent publiés aux Écrits des Forges ou à l'Hexagone, dans les revues les Herbes rouges ou Lèvres urbaines : Alain Blanchet (Amérique intérieure, 1986), Claude Beausoleil, Jean-Marc Cormier (Westernité, 1981), Bernard Courteau (California Suite, 1988), Jean-Paul Daoust, Louis Geoffroy, Claude Paradis (Stérile Amérique, 1985), Jean Perron (Rock desperado, 1986), Bernard Pozier (Lost Angeles, 1982), André Roy, Denis Vanier, Josée Yvon. Pour ces auteurs, l'Amérique — en fait : les États-Unis — est musicale (rock, jazz), visuelle (d'Andy Warhol aux paysages new-yorkais), littéraire (la littérature beat, la poésie underground). Lucien Francœur est le représentant le plus visible de cette mouvance de la poésie québécoise, lui qui se définit comme «Poète américain francophone; poète québécois aussi de cette Amérique septentrionale qui souvent fut inexistante dans la littérature québécoise. [...] L'Amérique m'habite comme j'habite l'Amérique et je fais aussi habiter le Québec en Amérique⁵». Marquée par la contre-culture et la culture populaire, cette poésie affiche avec ostentation son appartenance à un univers de signes continental.

4. Synecdoque par excellence des États-Unis, la Californie est aussi l'objet d'un documentaire de Jacques Godbout (Comme en Californie, 1983) et de la Lettre de Californie de Jovette Marchessault (1982).

5. Entrevue parue dans les Deux Rives, 1, 1984, p. 40.

L'essai littéraire n'est pas en reste. Sans remonter jusqu'aux essayistes du XIX^e siècle (Étienne Parent, Arthur Buies, Edmond de Nevers), ni même à ceux de la fin des années cinquante et du début des années soixante (Jean Le Moine, par exemple), force est de constater que l'Amérique constitue un thème de prédilection pour l'essai québécois. De Jean Marcel (le Joual de Troie, 1973) à Jean Larose (la Petite Noireur, 1987), d'André Belleau (Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?, 1984 et Surprendre les voix, 1986) à André Brochu (l'Instance critique, 1974 et la Visée critique, 1987), de Jacques Ferron à Jacques Godbout, de Pierre Vadeboncœur à Pierre Vallières, l'Amérique est lue en relation avec les grands thèmes de l'essai littéraire : l'identité, la langue, l'éducation. Il faudrait encore parler ici de Fernand Dumont, de Jean Éthier-Blais, de François Ricard, et surtout de Naïm Kattan, critique⁶ et essayiste des Amériques.

Devant un tel nombre de textes⁷, il est impossible de rejeter du revers de la main la question de l'américanité sous prétexte qu'elle ne repose sur aucune réelle pensée critique : l'Amérique n'est certes pas qu'un effet de mode dans la littérature québécoise contemporaine, même si elle est aussi parfois cela. Si François Ricard a pu s'en prendre récemment à l'américanité comme à la plus récente forme de bêtise dans le discours critique québécois⁸, c'est peut-être parce qu'elle n'a guère été pensée jusqu'à maintenant. Pourtant il existe tout un corpus critique québécois dont la préoccupation centrale est l'Amérique littéraire.

6. Voir Écrivains des Amériques (Montréal, Hurtubise HMH, trois volumes, 1972, 1976 et 1980).

7. La liste d'œuvres donnée ici n'est bien sûr pas exhaustive.

8. Spirale, 81, septembre 1988, p. 6.

La critique. État de la recherche

En 1972, Richard Pouliot publiait une note de recherche sur les Influences culturelles des États-Unis sur le Québec. Il faisait alors remarquer que, «dans l'ensemble, il faut bien constater une lacune flagrante d'études systématiques soit de "l'américanisation" dans la littérature canadienne-française, soit de l'influence de tel ou tel auteur américain sur l'œuvre d'un Québécois⁹». L'absence de «travaux substantiels» déplorée par Pouliot n'est plus d'actualité. Comme en témoigne la bibliographie que nous proposons aujourd'hui, le corpus critique sur les rapports de la littérature québécoise et de l'Amérique est maintenant considérable et diversifié. Avant d'isoler les lignes de force de ce corpus, deux mises au point s'imposent.

La première est d'ordre méthodologique : trop souvent, l'américanité n'est comprise que comme nord-américaine. S'il est vrai que les liens entre la littérature québécoise et les littératures latino-américaines n'ont été l'objet de textes critiques que tout récemment, il n'en reste pas moins qu'il serait possible de remonter le cours de l'histoire littéraire québécoise en faisant ressortir la présence de ces liens (par exemple chez les intellectuels de Parti pris et les tenants de la décolonisation du Québec dans les années soixante). L'américanité dont nous voulons rendre compte ici comprend, elle, aussi bien les littératures de l'Amérique du Nord que celles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. La deuxième remarque est historique : les textes recensés ici ne couvrent que les vingt-cinq

9. Influences culturelles des États-Unis sur le Québec : état sommaire des travaux, Québec, Centre québécois de relations internationales/Institut canadien des affaires internationales, coll. «Notes de recherche», 4, mars 1972, p. 19.

dernières années, et non pas l'ensemble du corpus critique québécois. Ce choix s'explique doublement. D'une part, il nous fallait, tant pour des raisons matérielles que pour des raisons de cohérence de l'objet, proposer un découpage chronologique. Or, celui-ci s'est imposé de lui-même : avant le milieu des années soixante, en effet, les textes sur l'américanité sont trop peu nombreux pour être véritablement significatifs¹⁰. D'autre part, ce découpage s'inscrit dans le contexte de l'institutionnalisation de la critique littéraire, surtout universitaire, au Québec : l'apparition des études dont nous allons rendre compte est liée à cette spécialisation de la critique.

Les études sur l'image des États-Unis dans la littérature québécoise sont, avec les études comparatives, les plus nombreuses dans le corpus critique portant sur les rapports de la littérature québécoise et de l'Amérique¹¹. Au premier rang figurent les textes de Guildo Rousseau : certains couvrent des sujets particuliers, le paysage de l'Ouest américain (1972) ou la ruée vers l'or (1979), un autre, la période 1775-1930 dans le domaine de la prose d'imagination (1981). John Hare (1964) a recensé les récits de voyage aux États-Unis et en Amérique latine. L'image des États-Unis dans la littérature canadienne-française du XIX^e siècle a été présentée par Maurice Lemire (1970). Jacques Cotnam a fait l'histoire de cette image, d'abord du XIX^e siècle jusqu'à nos jours (1977), puis dans les années trente (1984). Jonathan M. Weiss s'est intéressé à l'image des États-Unis chez Ringuet, Roger Lemelin et Anne Hébert (1975), puis de nouveau chez Lemelin

-
10. On trouvera de précieuses indications bibliographiques sur la période qui précède celle que nous étudions dans Rousseau 1984 (les indications bibliographiques, lorsqu'elles sont données en abrégé, renvoient à la bibliographie générale. On y trouvera également des descriptions plus précises des textes mentionnés dans l'introduction.).
 11. Nous ne connaissons aucun texte portant sur l'image de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du Sud dans le corpus critique québécois.

(1976). L'idée d'Amérique chez les essayistes a donné lieu à quelques travaux : Roger Lapointe l'a analysée dans l'œuvre du philosophe Placide Gaboury (1985), François Ricard, dans celle d'Edmond de Nevers (1985), Jonathan M. Weiss (1987), dans celle d'Arthur Buies. Dans le domaine romanesque, Michel Tétu (1975) a abordé les romans de Jacques Godbout, Simon Harel (1987), ceux de Jacques Poulin et de Jacques Godbout, et Jonathan M. Weiss, ceux de Victor-Lévy Beaulieu (1983) et de Jacques Poulin (1985-1986). Les «histoires américaines» dans le roman québécois contemporain sont l'objet d'un article de Laurent Mailhot (1989).

Les études comparatives sont de deux types : certaines proposent la mise en parallèle de l'œuvre de quelques auteurs, tandis que d'autres préfèrent s'attacher au développement des littératures «post-européennes» (Dorsinville, 1974), cerner l'évolution de ces «néo-littératures» (Tougas 1982). Les premières se multiplient depuis quelques années. Dès les années soixante, Maximilien Laroche s'intéressait aux littératures haïtienne et québécoise (1970, 1975), pendant que Max Dorsinville (1974) comparait la littérature romanesque québécoise à la littérature noire américaine, puis aux littératures du Tiers-Monde (1983). En 1980, Brigitte Sicard mettait en relation l'émergence du concept de littérature nationale à Haïti et au Québec. Dans un numéro de la revue Études littéraires intitulé «Littérature québécoise et américanité» (1975), Sylvie Choquette proposait une lecture du Cœur de la baleine bleue de Jacques Poulin et du Vieil Homme et la mer d'Ernest Hemingway, et Louis et Marie Francœur, des contes de l'Américain Sherwood Anderson et d'Yves Thériault. En 1986, le «Dossier comparatiste Québec-Amérique latine» de la revue Voix et images regroupait quatre analyses : Zila Bernd comparait le Brésilien Moacyr Scliar à Jacques Godbout, Amaryll Chanady,

l'Argentin Cortázar à Hubert Aquin, Élène Cliche, la Brésilienne Clarice Lispector à France Théoret et à Madeleine Gagnon, et Javier García Méndez, le Brésilien Graciliano Ramos à Ringuet. Il importe toutefois de souligner que ces auteurs ne tentent pas en général de justifier leur présupposé comparatiste eu égard à l'américanité ou à l'appartenance américaine de ces auteurs; celles-ci ne sont pas au fondement de la réflexion critique. Au chapitre des comparaisons du développement des littératures nationales, il faut souligner les travaux de Lilian Pestre de Almeida (1983), Pierre de Grandpré (1966-1967), Max Dorsinville (1974), Lise Gauvin (1984), Naïm Kattan (1974), Maximilien Laroche (1966, 1975), Marine Leland (1977), Gilles Thérien (1986) et Gérard Tougas (1982). Le développement de la langue française dans un environnement nord-américain est l'objet de textes de Claude Beausoleil (1987) et de Naïm Kattan (1970). L'espace romanesque américain a intéressé Gérard Bessette (1973).

Les études d'influence sont encore peu nombreuses dans le corpus critique. Guido Rousseau a présenté les influences américaines sur la littérature canadienne-française au XIX^e siècle (1984), de même que l'historien Pierre Savard (1967). Jonathan M. Weiss a rapproché John Steinbeck et le Jacques Poulin de Volkswagen Blues (1985-1986). Paula Gilbert-Lewis (1981) propose une étude fouillée des relations littéraires entre le Québec et les États-Unis : le constat qu'elle propose (les relations sont peu importantes, sinon inexistantes, sauf chez les féministes¹²) est appuyé par de nombreuses statistiques. En théâtre, Naïm Kattan (1976) a décrit les formes populaires (radiatoroman, télévision, musical) du théâtre américain, et Chantal Hébert (1989), le théâtre burlesque. Noël Audet (1984) et Paul-André Bourque (1975) abordent le corpus romanesque, et Claude

12. Voir Cotnoir 1980.

Beausoleil, le corpus poétique (1984). Pierre de Grandpré avait dès 1967 distingué les influences françaises des américaines. Dans un texte programmatique paru en 1984, Ronald Sutherland propose l'élaboration de plusieurs types d'études d'influence.

Peu d'auteurs ont tenté de cerner les enjeux (historiques, idéologiques, institutionnels) de l'américanité dans la littérature québécoise. Jacques Languirand (1971) a esquissé l'histoire de l'américanité des Québécois, comme le fera plus tard Maximilien Laroche (1983). Réjean Beaudoin, à partir d'un large ensemble d'œuvres, a proposé de redéfinir la notion même d'Amérique (1984). Gilles Marcotte a d'abord relié l'américanité romanesque au problème du réalisme (1973), puis a montré l'importance pour Robert Charbonneau du rapport aux États-Unis au moment de la querelle dont témoigne en 1947 la France et nous (1986). Guido Rousseau (1986) a suivi l'évolution de la métaphore de l'Amérique du XIX^e siècle à nos jours. Le géographe Jean Morisset a lu les textes de Louis Riel à la lumière d'une définition polémique de l'identité québécoise et de l'américanité (1987). François Ricard (1988) a situé l'émergence de l'américanité dans le cadre de la «normalisation» de la littérature québécoise et en a fait le signe d'une volonté de différenciation spécifiquement québécoise. Yannick Resch (1988) a proposé de définir la littérature québécoise à partir de son américanité. Jean-François Chassay (1989) s'est interrogé sur un possible «nouvel exotisme» américain dans la littérature romanesque québécoise. En 1988, nous avons pour notre part soutenu que l'américanité ne peut être comprise hors du cadre des relations littéraires du Québec avec la France (voir aussi Pontaut 1973).

Hypothèses de recherche

Nous voudrions conclure ce tour d'horizon des textes critiques portant sur les rapports de la littérature québécoise et de la notion d'Amérique en proposant des hypothèses de recherche à partir de cinq axes : la distinction des genres, la lecture québécoise de la littérature américaine, l'apport des sciences humaines, la nécessité de définir l'Amérique, l'anthropophagie culturelle¹³.

Même si l'Amérique est présente dans tous les genres littéraires pratiqués aujourd'hui au Québec, il importe de les distinguer les uns des autres, dans la mesure où les déterminations institutionnelles ne pèsent pas du même poids sur toutes les pratiques. La culture de masse, par exemple, emprunte plus volontiers, ou à tout le moins plus ouvertement, aux modèles américains que la littérature légitimée¹⁴. Une réflexion historique et une réflexion générique s'imposent. Histo-

-
13. Il va de soi que ces nouvelles recherches devraient se développer parallèlement aux travaux recensés plus haut, et non pas les remplacer. À cet égard, voir ce que dit Laurent Mailhot des recherches institutionnelles qui manquent à l'historien de la littérature du Québec : «Restent aussi à faire, ou à compléter, l'étude non seulement des relations culturelles ou de l'«image» de la France et des États-Unis au Québec, et du Québec en France, mais l'analyse du «code» français et du «code» américain à l'œuvre dans la littérature québécoise. Ceci comprend, mais dépasse, les études de «réception» comme les bilans d'«influences». La littérature québécoise fonctionne à la fois en français et en Amérique, mais dans un cadre et avec des moyens différents sous le Régime français, sous le Régime britannique, sous le Régime canadien, canadien-français, canadien-québécois» («Problèmes d'histoire littéraire du Québec ou La littérature comme critique de l'histoire», Paragraphes, 1, 1989, p. 58. Nous soulignons.).
14. Voir par exemple Yvan Lamonde, «American Cultural Influence in Quebec : A One-Way Mirror», dans Alfred O. Hero et Marcel Daneau (édit.), Problems and Opportunities in US-Quebec Relations, Boulder (Colorado) et Londres, Westview Press, coll. «Westview Special Studies in International Relations», 1984, p. 106-126 et «Un voisin qui fait écran : le cinéma au Canada et au Québec et les États-Unis», dans les Grands Voisins. Actes du colloque belgo-

rique, car le développement de la culture de masse, surtout à partir des années 1920, ne peut qu'avoir changé la perception des États-Unis, et plus largement de l'Amérique, dans la littérature québécoise. Générique, car certaines pratiques ont été modifiées plus profondément que d'autres par l'Amérique; nous pensons ici au théâtre et à la paralittérature¹⁵.

Dans une entrevue parue en 1987, Pierre Nepveu constatait l'absence de véritable lecture québécoise de la littérature américaine : «L'américanité repose rarement sur des connaissances véritables, des références à ce qu'est la culture nord-américaine, la tradition littéraire ou la poésie américaine. [...] je ne vois d'échange pour la poésie québécoise qu'avec la poésie française¹⁶». Cette constatation, qui rejoint celle de plusieurs autres critiques (Chassay 1989, Gilbert-Lewis 1981), nous paraît fondamentale : si la littérature américaine n'est pas lue au Québec, comment la littérature québécoise peut-elle être dite américaine ? S'impose ici la nécessité de mener à terme des analyses très précises de la lecture de la littérature américaine dans l'univers culturel québécois. Qui écrit sur la littérature américaine dans les journaux et revues du Québec ? Y a-t-il de réels échanges entre les écrivains québécois et les écrivains américains ? Il n'existe aucune étude systématique de ces problèmes.

Pour définir l'américanité de la littérature québécoise, l'apport de disciplines autres que la critique littéraire devrait également être déterminant : dans les Qué-

canadien des 24, 25 et 26 novembre 1983, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 227-249.

15. Voir le Phénomène IXE-13 (Québec, PUL, coll. «Vie des lettres canadiennes», 21 et Centre de recherche en littérature québécoise, 1984, 375 p.) et plus particulièrement la contribution de Denis Saint-Jacques, «L'idéologique dans le texte» (p. 283-322).
16. Dans Bernard Gilbert, «Poésie québécoise : portrait récent», Nuit blanche, 28, mai-juin 1987, p. 11 et 15.

bécois (Seuil, 1974 et 1977), le sociologue Marcel Rioux propose des définitions de la francité, de la canadienneté, de la québécoité et de l'américanité; le géographe Jean Morisset bouscule, dans l'Identité usurpée (Nouvelle Optique, 1985), toutes les idées reçues sur l'identité québécoise et son appartenance au continent nord-américain; les philosophes Claude Bertrand et Michel Morin, lorsqu'ils prônent la constitution du Territoire imaginaire de la culture (Hurtubise HMH, 1979 et 1982), se déclarent d'abord et avant tout américains; c'est en tant qu'historien de la culture que Raymond Montpetit définit l'américanité¹⁷. Les études, nombreuses depuis quelques années, sur le cinéma, les communications, la musique populaire seraient également à utiliser¹⁸. Une question aussi complexe que celle de l'américanité de la littérature québécoise, qui renvoie nécessairement aux notions d'américanisation et d'américanophilie, ne saurait faire l'économie des sciences humaines.

L'Amérique, nous l'avons vu, n'est pas constituée que des États-Unis. Si cet élément de définition fait l'unanimité des critiques, il n'a été que fort peu théorisé jusqu'à maintenant. En effet, affirmer de l'Amérique qu'elle englobe deux conti-

-
17. Voir «L'autre culture québécoise. La croissance de l'américanité dans la culture québécoise de masse» (Critère, 35, 1983, p. 133-145) et «Culture et milieu de vie : l'espace urbain à Montréal» (Écrits du Canada français, 58, 1986 («Québec/USA»), p.132-141) : «Si j'ai parlé d'américanitude, qui rime avec habitude et attitude, c'est pour marquer que cette culture nous la consommons passivement, elle nous est faite, nous n'en sommes pas les co-auteurs; le jour où, nous définissant autrement, nous tenterons d'en produire et y insérerons nos objets, alors il en ira de notre "américanité" et d'un projet américain. [...] De l'américanitude à l'américanité revendiquée, la culture populaire infiltrerait la définition de soi que promeut la culture savante» (p. 140).
18. Voir, par exemple, le numéro de la revue Possibles intitulé «L'Amérique invouable» (8 : 4, été 1984) et l'ouvrage collectif les Grands Voisins. Actes du colloque belgo-canadien des 24, 25 et 26 novembre 1983 (Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984).

nents et plusieurs langues et cultures, qu'est-ce à dire pour la critique littéraire québécoise ? Qu'est-ce que la littérature partage avec ces langues et ces cultures ? «L'Amérique», fait remarquer Laurent Mailhot, même limitée aux États-Unis, n'est pas un temps vide ni un espace trop plein, figé en bloc homogène. L'Amérique n'est pas tout entière dans l'Amérique» (1989). Par ailleurs, toute définition de l'Amérique suppose une réflexion sur les liens, pour le Québec du moins, de la littérature québécoise, non seulement avec les autres littératures américaines, mais aussi avec la littérature française. Or, parmi les intellectuels québécois, seuls Gilles Marcotte (1986), Jean Morisset (1987¹⁹) et François Ricard (1988) en tiennent compte : c'est pourtant une dimension centrale de la réflexion identitaire au Québec.

Dans le cadre d'une table ronde tenue en 1983 sur les littératures brésilienne et québécoise, Irlemar Chiampi proposait de réfléchir à la notion d'«anthropophagie culturelle» pour parler des littératures américaines²⁰. Cette métaphore a été créée au Brésil dans les années vingt par Oswald de Andrade «pour caractériser sa situation de "mauvais sauvage" qui dévore le blanc, s'incorpore ses vertus, le consomme, le digère et ainsi restaure son patrimoine culturel» (voir Laroche 1983, p. 195). Cette anthropophagie, Chiampi ne la retrouve pas au Québec : «Il y a [...] une contradiction dans l'américanité québécoise. Je pense à l'attitude d'une certaine façon déférente du Québécois pour la culture et la langue françaises» (*ibid.*, p. 196). Dans le cadre du même débat,

19. Voir aussi, du même auteur, «Québec/Brésil : les relations diffractées !», *Études littéraires*, 16 : 2, août 1983, p. 277-287.

20. Voir, dans le même sens, l'intervention du Brésilien Gerardo Mello Mourao lors de la Rencontre québécoise internationale des écrivains intitulée «Roman des Amériques» (*Liberté*, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973, p. 248-249).

Flavio Aguiar proposait une autre distinction : «Comme image, [l’anthropophagie] renvoie à une tactique culturelle pour qui la meilleure défense est l’agression : dévorer ce que nous avons devant nous pour le faire “nôtre”. Tandis qu’au Québec la préoccupation culturelle la plus constante a été défensive : celle de ne pas être dévoré» (*ibid.*, p. 200). Malgré les nuances qu’il faudrait apporter à cette métaphore pour l’appliquer au domaine québécois, elle pourrait permettre de relancer un débat qui, malgré la diversité des contributions, manque cruellement de renouvellement. La notion de dévoration culturelle (de la France, de l’Amérique) pourrait être une de ces sources de renouvellement²¹.

21. On retrouve une image semblable chez Jacques Dufresne («Avalons Moby Dick !», *le Devoir*, 1^{er} mai 1982, p. 19) : «Si notre destin en tant que culture est de mourir, aussi bien sombrer en haute mer, avec Moby Dick dans le ventre, que chavirer sur un lac du Nord. Si nous avons assez de substance pour vivre, le grand large ne peut que nous faire du bien. Nous y retrouverons d’ailleurs la France.»

Note liminaire de la bibliographie

La bibliographie qui suit, même si elle vise à l'exhaustivité, ne saurait y prétendre. Nous n'avons retenu que les textes critiques publiés en livres ou en revues depuis les années soixante et portant spécifiquement sur les rapports de la littérature — et non pas de la culture — québécoise avec l'Amérique (du Nord, centrale, du Sud). Les textes qui ne font que des allusions à cette question, ou qui l'abordent dans une perspective qui n'est pas d'abord littéraire, n'ont pas été retenus. Ont été également exclus les articles de journaux, les entrevues, les mémoires et thèses, les œuvres de fiction, les recherches en sciences humaines (sociologie, géographie, philosophie, études cinématographiques, histoire de l'art, etc.) et les témoignages d'écrivains*. Par ailleurs, nos recherches n'ayant pas porté sur les littératures de langue française des communautés vivant hors des frontières du Québec, nous n'avons pas retenu les très nombreux travaux sur la littérature franco-américaine (Nouvelle-Angleterre, Louisiane, etc.). Rappelons enfin que cette bibliographie n'est pas celle de la place de la littérature québécoise aux États-Unis, ni celle de son image : faire le recensement des lectures américaines de la littérature québécoise, comme celui des lectures québécoises de la littérature américaine, serait l'objet d'un travail complètement différent du nôtre.

* On consultera *Liberté*, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques») et *Écrits du Canada français*, 58, 1986 («Québec/USA»).

BIBLIOGRAPHIE

ALMEIDA, Lilian Pestre de, «Regard périphérique sur la francophonie ou Pourquoi et comment enseigner les littératures francophones dans les Amériques», Études littéraires, 16 : 2, août 1983 («Regards du Brésil sur la littérature du Québec»), p. 253-273.

À partir de réflexions sur le statut de la littérature québécoise au Brésil, l'auteure propose de renouveler la pratique comparatiste : «L'intérêt pour la production des Amériques doit être lié à ce double mouvement, de détour/retour : aller ailleurs pour retourner chez soi, étudier le voisin certes pour le voisin, mais aussi pour mieux se connaître, découvrir des similitudes pour définir après coup sa spécificité, son individualité et son originalité» (p. 257). Une définition de l'américanité est proposée : «Des histoires semblables [...], une situation commune née de la colonisation et de ses multiples masques, des paysages ouverts et amples qui se répondent du Nord au Sud du continent américain, un besoin de s'exprimer enfin en tant que sujets parce que pendant très longtemps objectivés, objectés, tout cela crée, dans la production littéraire des Amériques, une thématique commune et sans doute appelle une poétique commune» (p. 260).

AUDET, Noël, «Le roman québécois d'Amérique», les Deux Rives, 1, 1984, p. 34-35.

Quelle est la «différence» du roman québécois ? «Il est évident, pour qui analyse un peu la situation des écrivains québécois, qu'ils se situent à un étrange carrefour : imprégnés de littérature française et de civilisation américaine, ils ne peuvent parler de leur pays et de leur réalité qu'à la jonction de ces deux influences. [...] Aussi bien chez Gabrielle Roy, Yves Thériault, Marie-Claire Blais, que chez des auteurs plus récents [...] s'exprime une américanité incontestable, qui n'a rien à voir avec l'américanisation» (p. 34). Définition de l'américanité en littérature : «la masse de la production romanesque affirme [...] un univers tendu, instable, où les êtres cherchent à définir ou imaginer de nouveaux rapports sur tous les plans» (p. 35).

BAYARD, Caroline, «Serait-ce cela inspirer l'Amérique ? : La Constellation du Cygne de Yolande Villemaire», Québec Studies, 6, 1988, p. 112-120.

L'auteure reprend la triple lecture du roman (1985) de Yolande Villemaire par Suzanne Lamy (voir Québec Studies, 5 ou Voix et images, 37) : l'irresponsabilité de Villemaire devant l'Holocauste; son hésitation entre

réalisme et onirisme/allégorie; son irresponsabilité en ce qui concerne le féminisme. Le titre de l'article ne prend son sens qu'à la dernière phrase : l'auteure conclut qu'«il y a d'autres manières d'inspirer l'Amérique» (p. 117), faisant ainsi allusion au numéro de Voix et images intitulé «Yolande Villemaire : inspirer l'Amérique» (33, printemps 1986).

BEAUDOIN, Réjean, «Rapport Québec-Amérique», Possibles, 8 : 4, été 1984 («L'Amérique inavouable»), p. 45-57.

L'auteur donne de nombreuses références à des textes québécois posant la question du rapport à l'Amérique et tente de définir un nouveau type de rapport à celle-ci. «L'Amérique n'est pas un lieu, [...] une patrie, pas davantage, un pays, moins encore. [...] L'Amérique n'a jamais cessé d'être un projet et l'image de son devenir reste l'épreuve incessante de son recommencement. [...] En somme, l'Amérique est un modèle, une forme, un pont jeté sur l'universel à l'inextricable encoignure de la croix des temps» (p. 46).

BEAUSOLEIL, Claude, Les livres parlent, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. «Estacades», 1984, 235 p.

Dans plusieurs des comptes rendus rassemblés ici, la notion d'américanité — tantôt «courant», tantôt «mouvement» (p. 182) — est associée par l'auteur à celle de «texte urbain» ou de contre-culture. Avant 1968, les modèles littéraires québécois étaient européens ou français; après, «l'influence des images d'une Amérique servant de moteur à la création a été à la source de nombreux textes stimulants» (p. 182). À partir de ce moment, il s'est agi d'«afficher sauvagement son appartenance à l'Amérique» (p. 24), «de relever le défi d'écrire et de parler un langage neuf sur un continent neuf» (p. 28).

BEAUSOLEIL, Claude, «Extase et déchirure», dans Extase et déchirure, Trois-Rivières, Écrits des Forges et Cesson (France), la Table rase, 1987, p. 13-39.

En prélude à une réflexion sur divers écrivains québécois (Yolande Villemaire, Gaston Miron, Jacques Godbout, Hubert Aquin, Nelligan), l'auteur traite l'américanité par rapport à la langue française au Québec : «Latine du Nord, autre version d'un continent», la littérature québécoise «témoigne de l'Amérique en français mais langue et Amérique quelque part lui échappent et c'est dans cette brèche presque impensable qu'elle travaille à son scénario frondeur et sans sous-titres» (p. 15); «Déchirure centrale au ventre du

langage, une Amérique m'échappe : sa langue n'est pas la mienne mais ses contours m'inscrivent» (p. 17).

BERND, Zila, «La quête d'identité : une aventure ambiguë», Voix et images, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 21-26.

Un «dénominateur commun des littératures des Amériques» est proposé : «dès leur naissance, elles se nourrissent de la sève, riche et sédimentée, de la culture européenne»; «la réalité culturelle étrangère est perçue comme supérieure à la culture nationale»; le «marronnage culturel [...] consiste à renverser les modèles importés et à incorporer au tissu littéraire l'apport des cultures autochtones» (p. 21). Le texte porte sur «la question de l'identité comme trait commun entre les littératures des Amériques» (p. 22), à partir de romans du Brésilien Moacyr Scliar (le Centaure dans le jardin, 1980) et du Québécois Jacques Godbout (les Têtes à Papineau, 1981).

BESSETTE, Gérard, [sans titre], Liberté, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 17-20.

Dans la première partie du texte, l'auteur décrit «l'espace romanesque» : «Il me semblerait naturel que le roman des Amériques [...] présente un espace différent de l'espace romanesque européen. [...] Il s'agit [...] toujours ici d'un espace à parcourir, puis à dompter : autrefois ce domptage se faisait par le défrichement et la culture; aujourd'hui il s'effectue par de gigantesques travaux de terrassement et de harnachement» (p. 17). Suit une galerie de personnages définis par leur rapport à l'espace : entre le coureur de bois et le sédentaire, rural ou urbain, il y a plusieurs «types intermédiaires» — l'«éternel défricheur», le cultivateur, le «locataire insécure», le survenant (p. 17-18). Dans la deuxième partie, l'auteur livre quelques bribes d'une «topo-analyse» à partir de Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Boucher de Boucherville, avant de s'intéresser à l'opposition psychologique de l'écriture et de l'errance.

BOURQUE, Paul-André, «L'américanité du roman québécois», Études littéraires, 8 : 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 10-19.

L'auteur parle des littératures «cousines de l'Amérique» (p. 10) et signale leur «parenté» (p. 14). L'américanité de la littérature québécoise est définie comme «cette zone grise de l'inconscient collectif dans laquelle on retrouve une "mythologie", des valeurs "archétypales" et une symbolique communes aux deux cultures, une imagerie, en somme, de même qu'un ensemble de phénomènes historiques, linguistiques et sociaux ayant leur correspondant

dans l'autre civilisation; en fait, une conception continentale de l'homme et de son destin, de ses attitudes fondamentales qui font que tel ou tel geste dont on dit qu'il est asiatique, africain, européen ou américain, pourrait servir à mesurer le degré d'américanité de la littérature québécoise» (p. 15).

CHANADY, Amaryll, «Entre la quête et la métalittérature — Aquin et Cortázar comme représentants du postmoderne excentrique», Voix et images, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 42-53.

Une même volonté de recherche formelle et des thèmes communs — la «fascination pour l'Europe» (p. 44), le «manque d'identité nationale» (p. 45), la «dissolution de l'identité individuelle» (p. 47) — unissent les deux auteurs. «Chez Aquin et chez Cortázar, la quête dans toutes ses formes ne conduit pas à une littérature naïvement engagée, insouciante de l'élaboration formelle; par ailleurs, la métalittérature et la recherche esthétique n'aboutissent pas à une complexité gratuite et aride. Les deux auteurs ne tombent ni dans le piège du didactisme, ni dans celui de la préciosité, et restent en même temps des fabulateurs accomplis» (p. 52).

CHASSAY, Jean-François, «L'Américain existe-t-il ?», Revue internationale des professeurs de français, à paraître en 1989.

L'auteur s'interroge sur «l'absence aberrante, à première vue, de l'Américain et des États-Unis dans la littérature québécoise, ce qui est sans doute un reflet de la méconnaissance générale, chez les Québécois francophones, de la littérature américaine». Le texte compte trois parties : a) le XIX^e siècle; b) quelques auteurs contemporains (Gérard Bessette, Jacques Godbout, Gilles Archambault), et plus particulièrement Jean Basile, Yolande Villemaire, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Poulin; c) des remarques sur la «"vogue américaine"» dans la littérature québécoise récente (l'auteur se demande s'il ne s'agit pas d'un «nouvel exotisme»).

CHOQUETTE, Sylvie, «L'archétype du temps circulaire chez Ernest Hemingway et Jacques Poulin», Études littéraires, 8 : 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 43-55.

Corpus : le Cœur de la baleine bleue (1970) de Jacques Poulin et le Vieil Homme et la mer (1952) d'Ernest Hemingway. La première partie de l'article est une analyse du mythe du paradis perdu; la seconde porte sur la symbolique de l'eau et du poisson. L'auteure conclut à l'existence d'«une recherche assez similaire chez les deux auteurs. Poulin et Hemingway sont véritablement marqués par la violence et l'agressivité qui les entourent, ce

qui explique leur hantise d'un ordre meilleur, d'un monde renouvelé à l'image du paradis originel. [...] La quête de Poulin et d'Hemingway n'est pas un phénomène particulier à ces deux écrivains, mais au peuple nord-américain» (p. 55).

CLICHE, Élène, «Clarice Lispector : débusquer l'intangible», *Voix et images*, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 27-41.

Présentation de Clarice Lispector et de son œuvre. «Dans l'intertexte transculturel où le langage absorbe et transforme d'autres langages, il me semble que, dans la littérature québécoise, les écritures qui respirent davantage à proximité des abîmes lispectorien[s] [...] sont celles de France Théoret et de Madeleine Gagnon [...]. Il ne s'agit pas de faire ici une étude comparative, mais plutôt d'esquisser quelques rapprochements de manière non systématique» (p. 28). Trois figures de ces rapprochements sont isolées : la «circularité de l'œuvre» (p. 29), la «déconnexion» (p. 32), l'«au-dedans» (p. 33).

COTNAM, Jacques, «Americans Viewed Through the Eyes of French-Canadians», *Journal of Popular Culture*, 10 : 4, printemps 1977, p. 784-796.

Chez les écrivains du XIX^e siècle, l'auteur s'intéresse à l'annexionnisme, au messianisme, à l'exode aux États-Unis, à la civilisation américaine; sur toutes ces questions l'opposition entre les libéraux et les conservateurs est claire. La Deuxième Guerre mondiale, le développement syndical, la télévision ont permis la pénétration au Québec des valeurs américaines : «In my opinion, French-Canadians have been living by American standards for many years, and in spite of themselves, they have become French-speaking Americans, at least as far as their way of life is concerned. Nevertheless, the fact remains that American influence has become more and more obvious to the French-Canadian intellectuals [...], and they are now quick to denounce it as a most serious threat to the French-Canadian national identity» (p. 790).

COTNAM, Jacques, «La prise de conscience d'une identité nord-américaine au Canada français (1930-1939)», dans *les Grands Voisins. Actes du colloque belgo-canadien des 24, 25 et 26 novembre 1983*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 63-79.

À partir de 1840, les Canadiens français émigrèrent massivement aux États-Unis. Le krach de 1929 fit que bon nombre des émigrés revinrent au pays. Ils étaient alors porteurs de valeurs nouvelles. La littérature des années trente témoigne de l'inquiétude des élites intellectuelles face à ces valeurs,

que, de plus, le développement de la culture de masse avait au même moment pour effet de répandre largement dans la société. Dans les œuvres de Ringuet, de François Hertel, de Séraphin Marion et de René Garneau, une France mythique est opposée à la matérialiste Amérique. Jean-Charles Harvey, Robert Choquette, Rosaire Dion-Lévesque et Alfred Desrochers ont été les précurseurs d'un changement d'attitude.

COTNOIR, Louise, «Contribution des femmes-écrivains du continent américain à la littérature», Revue de l'Université d'Ottawa, 50 : 1, janvier-mars 1980, p. 30-33.

Communication à la deuxième Conférence des femmes-écrivains des Amériques (Université d'Ottawa, 20-25 mai 1978). Deux éléments caractérisent l'écriture des femmes des Amériques : elle est «transgression du légendaire mutisme féminin» et se situe au «premier plan d'une transformation sociale radicale»; le non-respect des genres littéraires est le premier signe du «renversement social souhaité et provoqué par ces écrivains-femmes» (p. 31). «Les femmes écrivains du continent américain, ayant déconstruit le langage masculin, l'ayant démystifié et banni du leur, ont imposé et doivent continuer de le faire, une façon nouvelle de voir le monde, une autre manière de penser la recherche et la création. C'est dans cette direction que doit s'orienter leur écriture jusqu'à la subversion même du langage masculin. Une telle écriture ne peut que constituer un apport magistral à la littérature tout entière» (p. 33).

DE GRANDPRÉ, Pierre, «La question des influences», Lettres nouvelles, numéro spécial, décembre 1966-janvier 1967, p. 109-116.

L'auteur définit les influences françaises, américaines et nordiques sur la littérature québécoise. Les influences françaises sont d'«identification» et d'«opposition» (p. 111). En ce qui concerne les influences américaines, l'auteur pose que les relations de toutes les littératures américaines avec leur métropole ont été les mêmes; nous sommes des «Européens d'Amérique (comme sont tous les Américains)» (p. 115). Mais «nous mettre à la remorque des États-Unis, ce serait tomber de Charybde en Scylla» (p. 113); il nous faut plutôt «assumer tout notre américanisme» (p. 115), car nous avons «une incontestable originalité américaine» (p. 114).

DORSINVILLE, Max, Caliban Without Prospero. Essay on Quebec and Black Literature, Erin (Ontario), Porcépic Press, 1974, 227 p. Préface de Ronald Sutherland.

Le projet de l'auteur est d'étudier parallèlement les littératures québécoise et noire américaine, puis de proposer un modèle d'interprétation de l'émergence des littératures mineures, régionales, nationales ou ethniques. C'est à la Tempête de Shakespeare qu'il emprunte la métaphore de Prospero (l'homme civilisé, celui qui possède le langage) et de Caliban (l'être primitif, privé de langage) qui soutiendra son interprétation. Le corpus est romanesque, et la perspective sociologique : toutes les littératures «post-européennes» auraient évolué de façon semblable depuis l'éveil des nationalités au XIX^e siècle. Trois périodes seraient communes à leur évolution : une phase passive de tristesse (sadness) où domine l'inadéquation du sujet au monde; une phase active de colère (anger), d'affirmation; une phase de réflexion (reflection) durant laquelle l'affirmation de la spécificité est perçue comme menant à l'universel.

DORSINVILLE, Max, le Pays natal. Essais sur les littératures du Tiers-Monde et du Québec, Dakar, les Nouvelles Éditions africaines, 1983, 193 p.

Ce recueil de quatorze textes est divisé en trois parties : «Le Tiers-Monde (les Antilles)» (trois textes sur l'influence du Martiniquais Aimé Césaire au Québec), «Le Tiers-Monde (l'Afrique)», «Le Québec» (voir «Le Québec Noir»). Plusieurs textes portent sur la négritude, sans toutefois que la perspective américaine y soit centrale (voir aussi, du même auteur, «La négritude et la littérature québécoise», Canadian Literature, 42, automne 1969, p. 26-36). Au début des années soixante-dix, cette question disparaît : «Le Québec découvrait son américanité. [...] Le pays n'était plus revendiqué mais vécu dans sa quotidienneté, vidée de théorie. C'est comme si au terme des théories partipristes était la découverte d'un quotidien qui par-delà le langage s'avérait indifférencié du quotidien à l'échelle nord-américaine» (p. 128). L'auteur décrit les liens de la littérature québécoise avec les littératures du Tiers-Monde : «C'est dans l'optique d'une histoire des peuples modelée par l'assujettissement à une puissance étrangère que certains théoriciens québécois de la dernière décennie proclameront leur solidarité avec le Tiers-Monde» (p. 118).

FRANCŒUR, Louis et Marie, «Deux contes nord-américains considérés comme actes de langage narratifs», Études littéraires, 8 : 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 57-80.

Réflexion inspirée de la théorie de la communication et qui repose sur deux contes du corpus nord-américain : «The Book of the Grotesque» de Sherwood Anderson et «La fleur qui faisait un son» d'Yves Thériault. «Deux conteurs, l'Américain Sherwood Anderson et le Québécois Yves Thériault,

deux cycles narratifs, Winesburg, Ohio et Contes pour homme seul, deux dates marquant la fin d'une époque et le début d'une ère nouvelle dans chacune des littératures nationales, 1919 et 1945, enfin deux groupes de lecteurs, eux-mêmes partagés entre l'enthousiasme et l'irritation, tels sont les acteurs et les circonstances qui serviront de cadre à cette étude» (p. 57).

GARCÍA MÉNDEZ, Javier, «Ramos et Ringuet : le roman entre le silence et l'histoire», Voix et images, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 55-66.

Corpus : Trente arpents du Québécois Ringuet et Vidas secas du Brésilien Graciliano Ramos, romans régionalistes parus en 1938 et écrits «dans des lieux américains façonnés par la colonisation européenne et ayant reçu de l'Europe la forme romanesque. Toutefois, la distance sociale et culturelle entre le Québec et le Brésil [...] est incommensurable, comme l'est d'ailleurs, à cause de la même diversité historique, celle qui, en 1938, sépare le roman brésilien [...] de la fiction narrative québécoise» (p. 55). L'auteur analyse le rapport des romanciers à la parole des personnages. Chez Ringuet, la parole paysanne est subordonnée à «l'omniloquence académicienne du narrateur» (p. 58), alors qu'il y a dans le roman de Ramos une «omniscience pauvre» : «Le roman sera fragmentaire comme la parole de ses personnages, il sera cette parole» (p. 63).

GAUVIN, Lise, «Entrevue avec Flavio Aguiar. De Sao Paulo à Montréal : circuits littéraires», Possibles, 8 : 4, été 1984 («L'Amérique invouable»), p. 119-131.

Après des remarques sur l'identité, entre autres dans l'œuvre de Gaston Miron, et sur la littérature brésilienne, quelques éléments de comparaison entre la littérature du Québec et celle du Brésil sont évoqués. La poésie, la parodie théâtrale et romanesque, l'américanisation et l'institution littéraire sont abordées. Au sujet de l'américanisation, Flavio Aguiar déclare : «Il y a un impérialisme américain au Québec comme il y a un impérialisme américain un peu partout au monde. Mais il y a le fait aussi que l'Américain est une sorte de cousin riche de la famille. Je crois que cela rejoint une forme de conscience frustrée» (p. 127).

GILBERT-LEWIS, Paula, «Literary Relationships Between Quebec and the United States : a Meagre Reciprocity», Essays on Canadian Writing, 22, été 1981, p. 86-110.

État présent de la situation de la littérature québécoise aux États-Unis. Alors que les écrivains québécois connaissent la culture américaine, celle-ci ne les

a pas marqués de façon apparente. Par ailleurs, on ne peut parler d'influence de la culture québécoise sur les Américains : «wide spread ignorance still describes the present status of "French Canadiana" in the U.S.» (p. 93). L'influence culturelle étatsunienne est subordonnée à l'affirmation de l'identité nord-américaine des Québécois : «It is this reflection of society in North America and the acceptance of being a French-speaking North American that is more important today in Quebec literature than any direct influence from the United States» (p. 88).

HARE, John, les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914, Québec, Société historique de Québec, coll. «Cahiers d'histoire», 16, 1964, 213 p.

«Le Canadien français est voyageur dans l'âme» (p. 12), déclare l'auteur en introduction à cette bibliographie descriptive de plus de 300 récits de voyage. À partir du thème de la frontière, «facteur d'explication primordial dans le développement de la civilisation canadienne-française» (p. 20 n. 15), il distingue les «types» du voyageur, du coureur des bois, du militaire, du traitant, de l'explorateur, du missionnaire. Pour ce qui concerne les récits de voyage américains, voir les différents index : «III. Classification des récits selon le but du voyage» (p. 196-198), «IV. Classification des récits selon la manière de voyager» (p. 199) et «V. Index des endroits visités» (p. 200-210) aux entrées «Amérique centrale et du Sud» (p. 200-201) et «États-Unis» (p. 205-207).

HAREL, Simon, «L'Amérique ossuaire», Vice versa, 21, novembre 1987, p. 60-61.

L'article porte sur Volkswagen Blues (1984) de Jacques Poulin et sur Une histoire américaine (1986) de Jacques Godbout : «ces romans supposent la possibilité d'un exil hors d'un espace originaire qui correspondrait grosso modo à la territorialité québécoise. Revendication du déplacement, de la mouvance, à la faveur de l'exploration du continent nord-américain, ces textes font de plus intervenir la problématique de l'étranger, non pas dans la perspective d'un rejet ou d'une mise à l'écart, ce qui reviendrait à affirmer la primauté du "même", mais de façon beaucoup plus novatrice dans la mesure où l'étranger implique la généralisation d'une situation périphérique, d'une marge du texte romanesque» (p. 60).

HÉBERT, Chantal, le Burlesque québécois et américain. Textes inédits, Québec, PUL, coll. «Vie des lettres québécoises. Centre de recherche en littérature québécoise», 27, 1989, xvi/335 p. Préface de Jean-Claude Germain.

Après avoir retracé les origines américaines du burlesque, l'auteure propose une lecture comparative des thèmes et structures des répertoires québécois et américain pour en isoler «une structure type et ses variantes» (p. 13). Elle repère dans ces corpus «un thème fondamental [...] — celui du défi à l'autorité et aux conventions (manifestement axé sur le désir sexuel) au moyen de la ruse» (p. 243). Elle décrit l'originalité du burlesque québécois : constitution du public, longueur de la «comédie», choix des textes, mise à l'écart du strip-tease, nombre de comédiens, «attitude différente face à l'argent» (p. 235), «approche distincte de la sexualité» (p. 237). En conclusion, elle propose une lecture idéologique : «Le théâtre burlesque devenait un des lieux où était investie une sublimation conceptuelle des nouveaux modes de vie qui s'imposaient de manière inédite à l'homme et à la femme du début du siècle [...]. Le théâtre burlesque devenait un des lieux qui allaient témoigner [...] de la nouvelle culture populaire urbaine» (p. 242).

Voir également, de la même auteure, «Sur le burlesque. Un théâtre "fait dans notre langue"», *Jeu*, 18, 1^{er} trimestre 1981, p. 19-31 et *le Burlesque au Québec. Un divertissement populaire*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec. Ethnologie», 1981, 302 p. Préface d'Yvon Deschamps.

KATTAN, Naïm, «La littérature canadienne-française et l'Amérique du Nord», *Nouveau Monde*, nouvelle série, 1 : 4-5 (3 : 12-13), juin-juillet 1970, p. 32-34.

Texte sur l'évolution du rapport des écrivains canadiens-français à la langue : «l'écrivain canadien-français n'est en fait qu'un Nord-américain qui s'exprime en une langue différente de celle de la majorité, et la littérature canadienne-française ne serait que l'un des régionalismes de l'Amérique du Nord» (p. 32). À partir de la Deuxième Guerre mondiale, la culture de masse, dont le «véhicule» est l'anglais, favorise l'intégration à l'Amérique (p. 33). «Américaine, issue d'une Europe qui la nourrit encore, [la littérature québécoise] n'est pas le reflet d'une situation, mais une découverte de soi, une édification d'un homme qui se cherche et qui se retrouve. Elle ajoute à la littérature de l'Amérique du Nord la dimension du verbe» (p. 34).

KATTAN, Naïm, «L'influence américaine sur le roman canadien», *Délibérations et mémoires de la Société royale du Canada*. 1973. 4^e série. Tome XI, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1974, p. 81-84.

L'auteur déclare que l'influence du roman américain sur le roman canadien «est de date récente» (p. 81). Plutôt que d'influence, il préfère parler de «coïncidence née de la ressemblance des conditions sociales» (p. 82). «Le domaine où l'influence américaine s'exerce directement et se manifeste visi-

blement est le roman populaire et surtout le théâtre nés des moyens de consommation de masse; le roman radiophonique canadien, de langue anglaise comme de langue française, est une forme proprement américaine» (p. 82). «L'influence des romanciers américains s'exerce de la manière la plus forte et la plus directe dans les formes nouvelles d'écriture», chez Réjean Ducharme, Jacques Godbout, Victor-Lévy Beaulieu, Michel Tremblay (p. 82).

KATTAN, Naïm, «L'influence américaine sur le théâtre du Québec», dans le Théâtre canadien-français. Évolution. Témoignages. Bibliographie, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», 5, 1976, p. 431-435.

Le théâtre canadien-français contemporain a deux sources, l'américaine et la française. L'influence des États-Unis s'est d'abord fait sentir par le feuilleton radiophonique, puis par la télévision. Ces deux formes se sont toutefois essouffées : «Il était temps de passer d'un théâtre qui reflète le réel, à un théâtre qui le mette en question» (p. 433). L'auteur donne en exemples Gratien Gélinas, Marcel Dubé, Robert Élie, Claude Gauvreau, Jacques Ferron, Réjean Ducharme, Michel Tremblay. Tout le théâtre canadien-français n'est pas touché : «l'influence du théâtre américain sur [le théâtre récent] n'est pas évidente. S'il y a influence ce serait celle d'une société sur une autre société et le théâtre n'en serait alors que le reflet ou l'expression» (p. 435).

LANGUIRAND, Jacques, «Le Québec et l'américanité», dans Klondyke, Montréal, Cercle du livre de France, 1971, p. 219-237; Études littéraires, 8 : 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 143-157.

Au Québec, l'américanité serait «refoulée», «avortée», «comme si [...] l'Amérique du Nord, c'était ailleurs» (p. 222). Elle est «un phénomène complexe qui tient du dualisme tel qu'on le trouve exprimé, peut-être, dans l'opposition des deux termes : sédentaire et nomade, opposition qui correspond analogiquement à celle qu'on trouve en psychologie : introvert et extravert; ou encore, en sociologie : apollinien et dionysien» (p. 224). L'auteur croit que «les Canadiens français ont été les premiers à refouler la tendance dionysienne de l'américanité» (p. 231). Les exemples sont tirés de l'œuvre de Languirand (les Grands Départs, 1958) et de celle de Félix-Antoine Savard: Menaud, maître-draveur (1937) serait apollinien et la Dalle-Des-Morts (1965), dionysien.

LAPOINTE, Roger, «Sous le signe zodiacal de la Balance : Placide Gaboury, essayiste nord-américain», dans l'Essai et la prose d'idées au Québec, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», VI, 1985, p. 643-652.

L'auteur résume l'évolution philosophique de Gaboury : «Sans ériger la courbe de cette évolution en paradigme, on ne se trompera pas en tenant pour très significatif un tracé qui part du christianisme et qui aboutit à l'ésotérisme, en passant par une phase médiane qu'on pourrait qualifier d'humaniste» (p. 645). Les attaches nord-américaines de Gaboury se manifesteraient par un vocabulaire empruntant souvent à l'anglais, le fait d'avoir parfois écrit en anglais pour un public américain et par un «choix culturel», celui de la philosophie américaine (sur laquelle il serait «branché») plutôt que celui de la philosophie européenne et française (p. 650-651).

LAROCHE, Maximilien, «La conscience américaine de la nouvelle poésie québécoise», les Cahiers de Sainte-Marie, 1, mai 1966, p. 71-76.

L'auteur pose que les poètes québécois ont voulu se définir par rapport à la France «latine, européenne, cartésienne et ironique» et à l'Amérique «nordique, anglo-saxonne et pragmatique», et qu'existe entre les deux «une âme encore française mais en train de s'acclimater à ce continent» (p. 71). Il refuse de limiter l'Amérique à sa partie anglophone et croit au contraire que le refus de «l'ombre anglo-saxonne» peut unir plusieurs «cultures voisines» en Amérique (p. 74), «les mille et une Amériques» (p. 75). Il donne les exemples de divers poètes et d'un numéro de Lettres et écritures consacré à l'homme nord-américain.

LAROCHE, Maximilien, le Miracle et la métamorphose. Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti, Montréal, Éditions du jour, coll. «Littérature du jour», Y-2, 1970, 239 p.

Recueil de dix études, dont huit comparatistes. Après avoir présenté «deux grands traits communs» aux deux littératures («L'appartenance à la francophonie», «La similitude des problèmes»), l'auteur livre des études par genre (poésie, roman, théâtre), puis sur des questions plus générales (le statut des héros littéraires, «Le noir et le blanc» en poésie, l'humour). Dans les «Mythologies» finales, il propose une définition de l'«homme américain» : «qu'il s'agisse du Québécois, de l'Haïtien ou de l'Étatsunien, [il] peut se définir avant tout comme un homme venu d'outre-mer et qui a dû rompre avec sa civilisation originelle» (p. 231). Chaque rupture est toutefois spécifique : «l'homme haïtien, homme sans généalogie, ne pouvait que se reconnaître Africain des Antilles et accepter de prolonger le destin de ses pères alors que l'homme du Nord, Étatsunien ou Québécois, de par sa connaissance de sa filiation, ne pouvait que s'efforcer de donner à son destin un sens différent de celui de ses pères» (p. 237).

LAROCHE, Maximilien, «L'américanité ou l'ambiguïté du je», dans Deux études sur la poésie et l'idéologie québécoises, Québec, Université Laval, ISSH, avril 1975, p. 1-17; Études littéraires, 8 : 1, avril 1975 («Littérature québécoise et américanité»), p. 103-128.

L'auteur aborde les poésies américaine, québécoise, haïtienne et brésilienne. Quel est le «je» américain dans la poésie ? Est-il blanc, amérindien, noir, etc. ? L'auteur pose l'équivalence entre «américanité» et «americanness» (p. 6) et montre que sa définition est autant un problème pour l'Américain que pour le Québécois. Dans le domaine québécois, c'est l'Amérindien qui est la «figure de l'américanité» (p. 7), le «tiers obligé» (p. 13) : «L'Amérique [...] est cet espace auquel il faut donner un temps qui lui soit propre, façon paradoxale de dire que l'Américain est la figure qu'Européen ou Africain ne peuvent se donner en faisant fi de l'Amérindien, sans passer par lui donc !» (p. 13).

LAROCHE, Maximilien, «La littérature québécoise face à la littérature latino-américaine», suivi d'un débat avec Irlemar Chiampi, Italo Caroni, Diva Barbaro Damato, Leyla Perroné-Moises, Flavio Aguiar, Maria Aparecida Santili et Fernão Mourão, Études littéraires, 16 : 2, août 1983 («Regards du Brésil sur la littérature du Québec»), p. 185-201.

Dans les années trente, la poésie québécoise entre dans la modernité, passe «d'un art pour l'oreille à un art pour l'œil» (p. 185). Le rapport au langage change : «Ce sentiment de solitude et même de quasi impuissance à l'égard du langage devenu indépendant et libre par rapport à celui-là même qui le profère est le premier signe de l'américanité en littérature québécoise puisqu'il témoigne d'une vision de la parole comme prenant naissance ici, en Amérique, et non ailleurs, là-bas, en Europe» (p. 187). L'auteur étudie la figure thématique du «nègre blanc» dans les œuvres de Jacques Brault, Michèle Lalonde et Pierre Vallières : il y a passage de «l'identification négative à l'Amérindien à l'identification positive à l'Afro-américain» (p. 192). L'américanité passe par la création d'un «décor» (Alejo Carpentier), «l'habitation du paysage» (Saint-Denys Garneau), la cartographie du «pays incertain» (Jacques Ferron) (p. 193).

Dans le débat qui suit, Irlemar Chiampi introduit la notion d'anthropophagie culturelle : cette métaphore a été créée au Brésil dans les années vingt par Oswald de Andrade «pour caractériser sa situation de "mauvais sauvage" qui dévore le blanc, s'incorpore ses vertus, le consomme, le digère et ainsi restaure son patrimoine culturel» (p. 195). Cette anthropophagie, Chiampi

ne la retrouve pas au Québec : «Il y a [...] une contradiction dans l'américanité québécoise. Je pense à l'attitude d'une certaine façon déférente du Québécois pour la culture et la langue françaises» (p. 196). Flavio Aguiar propose une autre distinction : «Comme image, [l'anthropophagie] renvoie à une tactique culturelle pour qui la meilleure défense est l'agression : dévorer ce que nous avons devant nous pour le faire "nôtre". Tandis qu'au Québec la préoccupation culturelle la plus constante a été défensive : celle de ne pas être dévoré» (p. 200).

LELAND, Marine, «Quebec Literature in Its American Context», dans David Staines (édit.), The Canadian Imagination. Dimensions of A Literary Culture, Cambridge, Harvard University Press, 1977, p. 188-225.

L'auteure indique les traits communs à toutes les littératures américaines et montre comment le Québec a développé des traits spécifiques. Les traits communs sont le passé colonial, l'origine européenne, la rupture du lien avec la mère patrie, la nécessité pour l'écrivain de définir l'identité nationale, la fierté de celle-ci, l'expression tardive de ce nationalisme par les colons, les problèmes littéraires du manque de technique et d'originalité, l'influence du Romantisme. Les traits spécifiques sont la persistance des traits coloniaux français même sous la domination anglaise et le fait que les Québécois n'auraient pas senti le besoin de «déseuropéaniser» leur littérature. L'influence de la littérature américaine sur la québécoise serait minime, et celle de l'Amérique latine, nulle.

LEMIRE, Maurice, les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Québec, PUL, coll. «Vie des lettres canadiennes», 8, 1970, xii/281 p.

L'ouvrage est divisé en deux parties : les thèmes positifs (personnages de l'Iroquoise, du missionnaire, du pionnier, du soldat), les thèmes négatifs (la déportation des Acadiens, la trahison de Bigot, le choix entre la France et le Canada, la victoire morale, les guerres canado-américaines, les Troubles de 1837-1838). Le chapitre qui traite les guerres canado-américaines (p. 177-196) recense dix romans et nouvelles parus entre 1842 et 1948 et décrivant ces conflits : «Le nationalisme qui se dégage de ces œuvres en est [...] un de soumission à l'autorité établie. Le devoir, toujours clairement défini, s'impose à la masse avec la précision d'un dogme. [...] La seule amélioration que l'on pourrait souhaiter, serait un peu plus de reconnaissance et de considération de la part des Anglais» (p. 196); «les Américains sont plus redoutables que les Anglais. Entre deux maux, il faut choisir le moindre» (p. 226). La présence des Américains est évoquée dans l'ensemble du volume, mais plus précisément dans ce chapitre.

MAILHOT, Laurent, «Volkswagen Blues, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec», Œuvres et critiques, Paris, Jean-Michel Place et Tübingen, Gunter Naar Verlag, 1989, sous presse.

Depuis quelques années «l'espace du roman québécois éclate, se répand en tous sens (en toutes Amériques), en une configuration de déplacements, trajets, allers-retours, pour revenir sur lui-même et en sortir, renouveler sa forme, préciser ses mythes». Avant d'en venir aux romans de Jacques Poulin, l'auteur présente un certain nombre d'œuvres récentes (et une plus ancienne : le «Voyage en Californie» (1875) d'Arthur Buies) se déroulant aux États-Unis : «Ces "histoires américaines", québécoises en fait, ne sont pas de simples déplacements, mais des transformations du roman lui-même». L'auteur insiste sur la pluralité des Amériques : «L'essentiel de la question est dans ce singulier et ce pluriel : Amérique, Amériques. Rêve et rêves, ou réalité et cauchemars ? Toutes les Amériques — dont la francophone, la québécoise — sont dans l'Amérique, mais sont-elles à l'Amérique américaine, états-unienne ?»

MARCOTTE, Gilles, «Découvrir l'Amérique», Liberté, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 102-106; Littérature et circonstances, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 4, 1989, p. 91-94.

C'est par l'inexistence d'une tradition réaliste au Québec que l'auteur explique l'absence de textes québécois sur l'Amérique : «le mot Amérique ne m'appartient pas. [...] Je vis en Amérique, mais je ne le sais pas. Et si je ne le sais pas, c'est qu'on ne me l'a pas conté» (p. 91). Il manque au roman québécois la «prodigalité verbale» du roman américain, «un espace littéraire de grandes dimensions, homologue à l'espace réel dans lequel il se déploie» (p. 92). «Je crois que nous vivons, que notre roman vit actuellement l'Amérique sous une autre forme — ou non-forme —, celle de l'éclatement» (p. 93). Le recours au jocal peut être interprété comme volonté de «parler américain» (p. 93). La conclusion porte sur la Fille de Christophe Colomb (1969) de Réjean Ducharme comme exemple de «tohu-bohu des formes» : «Le voici donc enfin notre roman américain, et voici le découvreur lui-même» (p. 93).

MARCOTTE, Gilles, «Robert Charbonneau, la France, René Garneau et nous...», Écrits du Canada français, 57, 1986, p. 39-64; Littérature et circonstances, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 4, 1989, p. 65-83.

Selon l'auteur, Robert Charbonneau, dans la France et nous (1947), est surtout novateur par sa revendication de l'américanité de la littérature québécoise et par sa conception de la littérature comme institution. Deux des six «propositions» du texte ont un rapport direct avec l'américanité : «Aussi bien nous sentons-nous autorisés à réclamer pour la littérature canadienne [...] une autonomie complète par rapport à la française», la littérature américaine servant ici de modèle; «Une telle autonomie implique que les écrivains canadiens aillent chercher leur bien littéraire là où ils le veulent, notamment aux États-Unis, qui d'ailleurs pourraient bientôt devenir, par la traduction, leur marché le plus important» (p. 66). Le «désenchantement» de Charbonneau «l'amène à constater, à souhaiter une rupture définitive avec la mère patrie» (p. 74-75). L'américanisation dont il se réclame «n'est évidemment pas facile à circonscrire [...] Elle est pour lui, comme elle l'est de-venue pour nous, un foyer de sens» (p. 78).

MELANÇON, Benoît, «Et si la littérature québécoise n'était pas une littérature américaine ?», communication à la Sixth Biennial Conference de l'American Council for Québec Studies, Université Laval, Québec, 21 octobre 1988, à paraître.

À partir des définitions de l'américanité de Marcel Rioux, de Raymond Montpetit et de Jean Morisset, l'auteur tente de montrer que le recours à cette notion dans la critique littéraire des années quatre-vingt est surtout un effet de mode, qui s'explique doublement : par une absence de perspective historique et par un refus de la «francité» de la littérature québécoise. «L'absence de perspective historique, la réintroduction de la traditionnelle volonté de distinction d'avec la France et l'absence de réels échanges culturels donnent à penser que la critique littéraire québécoise a jusqu'ici confondu américanité et américanophilie : la multiplication des signes culturels empruntés à la culture américaine, loin de fonder un imaginaire québécois américain, n'est qu'une façon, guère nouvelle, de subir l'américanisation culturelle.» En conclusion, quatre hypothèses de recherche sont proposées.

MORISSET, Jean, «Louis Riel écrivain des Amériques», Nuit blanche, 28, mai-juin 1987, p. 59-63.

L'auteur considère que l'Amérique britannique est «un des seuls coins du continent fondé officiellement sur la prohibition du métissage», alors que ce métissage sera «le principe constitutif des nations du Nouveau Monde» (p. 59). C'est parce que son étude remettrait en cause l'identité québécoise que Riel n'est pas reconnu par l'institution littéraire québécoise : «ce que le Québec rejette, c'est d'abord et avant tout l'essence même de son rapport à

l'américanité et partant, de son rapport à lui-même : ce qui est en cause ici, c'est la relation du Québec à ses propres origines, à sa propre créativité intellectuelle et littéraire, ainsi qu'à sa propre conception politique dans le Nouveau Monde» (p. 60).

PONTAUT, Alain, [sans titre], Liberté, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 145-151.

La première partie du texte est consacrée à une «critique de la France» (p. 148) : «Le paradoxe du Québec n'est pas surtout d'être un pays ex-français en terre américaine. Sa singularité, son problème culturel spécifique, c'est d'avoir en même temps à faire face à une culture anglo-saxonne massivement présente et envahissante, logiquement dénaturante, dont en tout cas, il n'attend rien pour sa survie; et à une certaine ignorance, une certaine cécité de la France dont il serait en droit d'attendre par contre, ou un appui, ou du moins une certaine compréhension» (p. 147). Dans un deuxième temps, l'auteur s'intéresse au «roman-symbole» (p. 151), au «roman allégorique» (p. 150), comme exemple «d'un langage et d'une poétique romanesques des Amériques» (p. 149).

RESCH, Yannick, «Dossier Québec», le Français aujourd'hui, 81, mars 1988, p. 71-88.

Texte en quatre parties : «A comme Américanité», «H comme Histoire», «L comme Langue», «P comme Plaisir». L'auteure propose une définition de l'américanité : «Derrière ce néologisme, nous mettons un certain nombre de valeurs que le peuple québécois a intériorisées en fonction de son histoire, de son appartenance géographique, climatique, au continent nord-américain. Valeurs positives qui débordent largement l'«american way of life», c'est-à-dire l'absorption passive d'une culture et d'un mode de vie étatsuniens. L'Américanité n'est pas, ou du moins pas uniquement, l'américanisation» (p. 74). L'auteure insiste sur la question linguistique : «la langue aujourd'hui est l'élément par lequel les Québécois peuvent affirmer leur spécificité en Amérique du Nord. [...] La langue seule exprime leur spécificité» (p. 83). Les exemples sont tirés d'œuvres de Gilles Hénault, d'Yves Préfontaine, de Gilles Vigneault, de Ringuet, de Gaston Miron, de Jacques Brault et de Jean-Guy Pilon.

RICARD, François, «Edmond de Nevers : essai de biographie conjecturale», dans l'Essai et la prose d'idées au Québec, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», VI, 1985, p. 347-366.

L'auteur propose de l'œuvre de de Nevers «une lecture nouvelle qui, sans négliger son message explicite et sa portée idéologique, mette mieux en lumière son contenu latent, sa spécificité profonde» (p. 348). Le parcours de de Nevers se fait en trois temps : «la fuite studieuse, la réconciliation impossible, la synthèse utopique» (p. 351). C'est par la réflexion sur les États-Unis que la réconciliation est rendue possible, mais sur le mode de l'utopie. Les États-Unis sont «pure potentialité, pur imaginaire encore, et donc ouvert à la réalisation du désir, à l'implantation triomphante de la Culture» (p. 359). Ils constituent «le grand mythe personnel d'Edmond de Nevers» (p. 363).

RICARD, François, «Remarques sur la normalisation d'une littérature», Écriture (Lausanne), 31, automne 1988, p. 11-19.

Dans les années soixante et soixante-dix, la littérature québécoise était «petite, unifiée, et moderne» (p. 11). Deux traits la définissent aujourd'hui : sa «vitalité incontestable» (p. 12), sa normalisation («Expansion quantitative, diversification, relativisation des codes», p. 15). Celle-ci a pour conséquence de rendre «malaisé de parler de la "spécificité" de cette littérature» (p. 15). Ainsi, les tenants de la «différence» du Québec se sont tournés vers l'américanité : «On ne peut qu'être étonné par tant d'innocence, à la fois politique et intellectuelle, si l'on ne comprend pas que ce refrain sur l'américanité n'est qu'un nouvel avatar du besoin de spécificité, une nouvelle manifestation de la tentation qu'éprouvent plus ou moins tous les provinciaux de se montrer "pittoresques", en se définissant par cela même qui fait d'eux des provinciaux» (p. 16).

ROUSSEAU, Guildo, «La nature et les paysages de l'Ouest américain dans les récits de voyages des Canadiens français. 1800-1935», Vie française, 27 : 3-4, novembre-décembre 1972, p. 59-75.

«Aucune région des États-Unis ne suscite une curiosité aussi vive que l'Ouest américain. Nulle autre n'est l'objet d'autant d'essais de description» (p. 60). Au XIX^e siècle, seul Arthur Buies parvient à appliquer au paysage de l'Ouest «l'incantation magique de l'art littéraire» (p. 65). Avant lui, le milieu physique est peu souvent décrit, surtout dans les textes de religieux qui accordent plus d'importance aux récits d'évangélisation. Dans les années 1930, seuls se détachent les noms de Robert Choquette et d'Henri d'Arles. «Pendant un siècle et plus, [les voyageurs] peignent cette partie des États-Unis en mettant l'accent, suivant leur tempérament, sur les paysages, les mœurs ou les institutions. Toujours étonnés, toujours stupéfaits des beautés du décor naturel, ils ne sont pas, néanmoins, conquis par la civilisation américaine. La grandeur du Far West, telle qu'ils la voient, demeure toujours

à leurs yeux un immense tableau où éclatent les richesses de la nature» (p. 75).

ROUSSEAU, Guildo, «La ruée vers l'or en Californie dans le roman et le conte québécois», Journal of Canadian Fiction, 25-26, 1979, p. 99-114.

«Au total, c'est près d'une vingtaine de contes et de romans québécois, parus entre 1853 et 1945, qui vont entretenir dans notre littérature l'image d'une terre américaine, tantôt représentée comme un paradis des chimères séculaires, tantôt décrite comme un espace de malédiction pour le Canadien français, tantôt tenue responsable des infortunes socio-économiques du Bas-Canada» (p. 99). L'article est divisé en trois parties : «Le mirage californien», «L'état des Canadiens français en Californie», «La terre de malédiction». Dans l'ensemble, «l'aventure californienne n'a guère été une bénédiction pour nos compatriotes du XIX^e siècle» (p. 103). L'or «reste un objet maudit» (p. 107). Repris dans le livre du même auteur paru en 1981.

ROUSSEAU, Guildo, l'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930), Sherbrooke, Naaman, coll. «Études», 28, 1981, 356 p.

L'auteur suit thématiquement l'évolution de la «pensée américanisante» (p. 11) dans la littérature d'imagination en prose publiée au Québec. L'ouvrage est divisé en trois parties : le mirage américain («celui d'une Amérique fabuleuse qui impose son pouvoir de fascination», p. 24), le combat contre l'Amérique (lié à la montée du nationalisme littéraire), la revanche finale. «Par delà les clichés littéraires, le combat contre le mirage américain aboutit à l'expression d'un drame collectif : c'est à la fois le tiraillement entre le Nord et le Sud, le désir d'une civilisation pastorale idyllique par opposition à un univers urbain, le rêve d'une société parfaite qui laverait l'Amérique de tous ses péchés, du libéralisme, du capitalisme, de l'industrialisation; c'est la promesse d'une terre canadienne qui ferait la synthèse de l'ancien et du nouveau continent, d'une France américaine qui se donnerait d'elle-même un destin à sa mesure» (p. 280-281). Important instrument de travail (appendices, bibliographie, index, etc.).

ROUSSEAU, Guildo, «Les relations littéraires Québec/États-Unis au XIX^e siècle», dans Claude Savary (édit.), les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 71-95.

Pour l'auteur, la littérature américaine a joué un rôle important au XIX^e siècle dans la définition de l'imaginaire québécois. Tandis que la critique traditionnelle cite le plus souvent les inspirations européennes, l'auteur

insiste sur les contacts intellectuels des écrivains québécois avec la culture américaine. Six sujets sont abordés : les journaux, les voyages et échanges littéraires, les traductions et adaptations, les influences littéraires (celles de Cooper et de Longfellow, par exemple, qui sont pour l'auteur les deux plus influents auteurs américains pour le XIX^e siècle au Québec), le théâtre et les spectacles américains, la littérature franco-américaine. Importante bibliographie. Suivi d'un «Commentaire» (p. 97-101) de Maurice Poteet sur les Franco-Américains.

ROUSSEAU, Guildo, «L'Amérique comme métaphore», Écrits du Canada français, 58, 1986 («Québec/USA»), p. 156-167.

La métaphore contemporaine de l'Amérique tourne «en partie le dos au référent» (p. 156) dont elle procède, comme le faisait l'image de la France américaine au XIX^e siècle : «Cette "France américaine" était [...] une manière de ne plus désirer l'Amérique comme objet primordial» (p. 157). L'auteur insiste sur la continuité des romanciers contemporains avec les écrivains du XIX^e siècle : «à chaque génération d'écrivains, au Québec, se produit une sorte de "réenchantement imaginaire" pour le mythe de l'Amérique» (p. 158). L'Amérique apparaît «comme un mytheme de la profondeur, comme une durée quasi immobile qui nous échappe, parce que l'Amérique, au fond, n'appartient pas — du moins dans l'imaginaire nord-américain — à l'homme de culture, mais à l'homme de désir» (p. 161). Le thème central de l'article est celui de la déchirure : «le Québec sans l'Amérique apparaît comme une déchirure, un manque d'un grand bien auquel on ne saurait remédier par aucune chose» (p. 162); «L'Amérique sans l'Amérindien est [...] aussi une déchirure, un manque d'être insupportable» (p. 165).

SAVARD, Pierre, Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis. 1851-1905, Québec, PUL, coll. «Cahiers de l'Institut d'histoire», 8, 1967, xxxvii/499 p.

Dans cette contribution à l'histoire des idées, l'auteur veut «traiter de la France et des États-Unis dans la vie et l'œuvre de Jules-Paul Tardivel» (p. vii) et des «relations qui ne cessent de s'établir à la fin du XIX^e siècle dans ce triangle culturel nord-atlantique constitué par la France, les États-Unis et le Canada» (p. 461). Un chapitre est consacré à la présentation biographique de Tardivel (journaliste ultramontain et conservateur, «homme qui fut de tous les problèmes» (p. 4), fondateur en 1881 du journal la Vérité), six à l'Europe (Tardivel distingue la France catholique de la France impie) et trois aux États-Unis («Le mirage américain», «Dans la tourmente américaniste», «L'impérialisme yankee»). Tardivel refuse le libéralisme politique, la

«politique d'américanisation qui gagne les hautes sphères de l'épiscopat américain à partir de 1890» (p. 460) et l'impérialisme économique des États-Unis.

SICARD, Brigitte, «L'enjeu d'un concept : la littérature nationale au Québec et en Haïti durant l'entre-deux-guerres», dans Robert Giroux (édit.), Littérature, histoire, idéologie (Québec-Haïti), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1980, p. 146-168.

Lecture idéologique, à partir d'une «hypothèse socialiste» (p. 166), de «l'élaboration des littératures nationales québécoise et haïtienne des années 1920-1940» (p. 147). Malgré un certain nombre de différences, plusieurs éléments unissent Haïti et le Québec : «l'origine est liée à des transmigrations puis à différentes coercitions tutélaires» (p. 149); «Haïtiens et Québécois sont des transplantés, tour à tour colonisateurs ou colonisés. Ils furent même des provincialistes longtemps feudataires de la métropole française» (p. 150); le rôle de l'Église catholique; un «mode de production féodale» (p. 155); le refus du socialisme et de toute Révolution; «la collaboration des élites québécoises et haïtiennes avec les monopoles d'argent livra, pieds et poings liés, ces deux nations à la théogonie capitaliste» (p. 159). En fait, il s'agirait de «régimes analogues» dans des «toponymies ethniquement inconciliables» (p. 150), de «vassalités littéraires» (p. 153).

SUTHERLAND, Ronald, «Les États-Unis et la littérature québécoise», dans Claude Savary (édit.), les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 201-209.

L'auteur considère que «les écrivains du Canada français ont toujours été conscients, voire hyper-conscients, de l'existence d'une nation vaste et dynamique, avec une population dix fois plus grande, de l'autre côté de la frontière, mais [que] pour la grande majorité des écrivains américains, le Canada et le Québec n'existent pas» (p. 203). Il propose huit sujets d'étude comparée des deux littératures : la perception des États-Unis dans la littérature québécoise, le statut des héros littéraires, l'influence de la littérature féministe américaine sur la littérature québécoise, la conception de l'individualisme et du collectivisme dans le contexte d'une vague d'immigration, l'humour et le grotesque, les rapports entre la langue parlée et la langue écrite, l'extra-territorialité fictive, le mélange de la fiction et de l'histoire. Dans son «Commentaire» (p. 211-214), Paul-André Bourque reprend les conclusions de son texte de 1975 et, d'accord avec le programme de Sutherland, insiste sur la nécessité de mener des enquêtes

pour comprendre l'américanité de la littérature québécoise : il faut «mesurer le rêve américain à l'aulne québécoise» (p. 214).

TÉTU, Michel, «Jacques Godbout ou l'expression québécoise de l'américanité», Livres et auteurs québécois 1970, p. 270-279.

Corpus : l' Aquarium (1962), le Couteau sur la table (1965), Salut Galarneau ! (1967). Le projet de l'auteur est de montrer «comment l'œuvre romanesque de Jacques Godbout est vraiment l'expression d'un Québécois francophone en terre américaine» (p. 271). Godbout chercherait la «fusion de l'âme québécoise avec l'esprit américain» (p. 272). Sa démarche littéraire serait «typiquement américaine. L'individu et le collectif parviennent à se libérer de la situation opprimante initiale», alors que dans les romans traditionnels français «la situation se détériore graduellement prouvant au lecteur la variété des comportements humains» (p. 275).

THÉRIEN, Gilles, «La littérature québécoise, une littérature du tiers-monde ?», Voix et images, 34, automne 1986 («Dossier comparatiste Québec-Amérique latine»), p. 12-20.

Peut-on considérer la littérature québécoise comme une littérature du tiers-monde ? «Une des principales difficultés à accepter pareille idée tient à ce que nous sommes : un immense pays au nord des États-Unis, dont les deux nations fondatrices se réclament de deux des grandes cultures occidentales, la française et l'anglaise. [...] L'autre difficulté tient à la situation particulière du Québec qui, selon les occasions, peut jouer alternativement la carte européenne en affirmant sa francité ou la carte nord-américaine au nom de son américanité» (p. 12-13). La littérature québécoise est étudiée de cinq points de vue : l'institution, la thématique, les études littéraires, la langue, la «position du tiers» (p. 19). «Prendre un point de vue tiersmondiste sur notre littérature, c'est se décentrer par rapport à un certain nombre d'illusions savamment entretenues» (p. 19).

TOUGAS, Gérard, Destin littéraire du Québec, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littératures d'Amérique», 1982, 208 p.

Dans une perspective comparatiste, l'auteur décrit l'évolution historique de diverses «nations littéraires». «La littérature de nos voisins du sud a tracé une courbe que toutes les néo-littératures du Nouveau Monde sont condamnées à suivre, de près ou de loin. Car toutes, à un certain moment, ont cherché à s'émanciper de l'Europe et c'est la littérature américaine qui, la première, a indiqué le chemin à suivre» (p. 11). L'auteur définit la

littérature québécoise, «deuxième littérature de langue française» au monde (p. 149), comme française (par la langue), chrétienne (par les origines), nord-américaine (par la situation). Elle est le reflet d'une collectivité doublement minoritaire — face à la francophonie et face au monde anglo-saxon.

WEISS, Jonathan M., «Image des États-Unis dans le roman québécois moderne», The American Review of Canadian Studies, 5 : 2, automne 1975, p. 82-103.

Corpus : Trente arpents (1938), la Famille Plouffe (1948), Kamouraska (1970). Selon l'auteur, les romanciers québécois perçoivent les États-Unis à la fois comme une puissante force d'attraction et comme une menace. L'attraction est présente dans les œuvres par les thèmes de la survie économique, de la réussite personnelle et de l'attirance sexuelle. C'est toutefois la répulsion qui domine : les États-Unis sont une menace pour la langue (surtout chez Ringuet) et pour le mode de vie (ceci se manifeste chez Roger Lemelin par la peur de l'«infantilisme» américain et chez Anne Hébert par le caractère démoniaque du Dr Nelson).

WEISS, Jonathan M., «Les Plouffe et l'américanisme au Québec», Revue canadienne des études sur le nationalisme, 3 : 2, printemps 1976, p. 226-230.

Pour l'auteur, «Lemelin semble avoir axé toute son œuvre — dans sa structure aussi bien que dans ses thèmes — sur l'influence pénétrante des États-Unis au Québec» (p. 226). Les Plouffe (1948) se déroule entre 1938 et 1945, époque à laquelle «l'emprise» américaine sur le Canada remplace la britannique (p. 226). L'attitude de la famille Plouffe face aux États-Unis, qui la menacent de «dislocation» (p. 227), est faite de «contradictions» : «Faire fortune aux U.S.A., tout en étant un affront à la valeur du travail manuel, est un espoir d'évasion d'une vie laborieuse et monotone. [...] Mais, avec la fortune, avec la renommée, avec l'émancipation, vient un vide culturel et moral» (p. 229).

WEISS, Jonathan M., «Victor-Lévy Beaulieu : écrivain américain», Études françaises, 19 : 1, printemps 1983, p. 41-57.

L'auteur entend montrer «comment la thématique de Beaulieu rejoint, à un niveau profond et subtil, la thématique non seulement de ses sources reconnues mais, au-delà de ces sources, du courant le plus important de la littérature américaine» (p. 44) et que son américanité «ne se révèle pas seulement dans les textes [...] où il partage l'expérience américaine, mais tout au long de son œuvre» (p. 45). L'article porte sur deux aspects de

l'œuvre : la sexualité et le thème de la frontière. «Ce qui, à un niveau conscient, constituait des inspirations, des sources, des modèles, devient, à un niveau subconscient, une identité d'images, de mythes, de structure romanesque» (p. 56).

WEISS, Jonathan M., «Une lecture américaine de Volkswagen Blues», Études françaises, 21 : 3, hiver 1985-1986, p. 89-96.

Étude des thèmes de la frontière, du voyage, de la quête et de l'écriture dans le roman (1984) de Jacques Poulin. L'auteur s'attache à le comparer, «tant au niveau de la structure du récit qu'à celui de son contenu» (p. 90), avec Travels with Charley (1962) de John Steinbeck et avec De quoi t'ennuies-tu, Éveline ? (1982) de Gabrielle Roy : «nous sommes convaincus que, au-delà de toute question d'influences, il y a entre les littératures québécoise et canadienne-française, et la littérature des États-Unis, une filiation, voire "un inconscient collectif américain" [Paul-André Bourque] qui englobe, du moins partiellement, l'inconscient collectif québécois» (p. 91).

WEISS, Jonathan M., «Arthur Buies et les États-Unis au XIX^e siècle», Québec Studies, 5, 1987, p. 85-96.

L'auteur présente l'essayiste, puis son rapport avec les États-Unis, à partir du récit de voyage «Départ pour la Californie» (1875). Buies avait déjà, au moment de son départ, un «parti-pris [politique] favorable aux États-Unis» (p. 88); c'est au plan littéraire et psychologique que le voyage de Buies sera déterminant. L'auteur refuse l'interprétation selon laquelle Buies aurait fait volte-face après son voyage en Californie : l'«enracinement dans le pays canadien, si évident après 1875, n'aurait pas été possible s'il n'avait pas entrepris le voyage aux États-Unis. [...] Cette Amérique qu'il cherchait, c'est en lui-même qu'il l'a trouvée, dans une intégration maintenant possible au pays» (p. 94).

Remerciements

Nous tenons à remercier le Département d'études françaises de l'Université de Montréal et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (qui subventionne le projet de recherche Histoire littéraire du Québec du professeur Laurent Mailhot) d'avoir rendu possible la préparation de cette bibliographie. Nos remerciements vont également à Marie Malo et à Pierre Popovic pour leur aide lors de la révision du manuscrit, et à Jonathan M. Weiss pour ses indications bibliographiques.